

FloriLettres

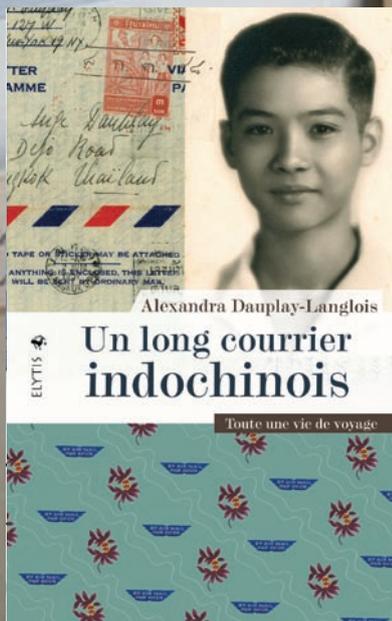
Revue littéraire de la Fondation La Poste

Sommaire

Dossier

« Un long courrier indochinois »
d'Alexandra Dauplay-Langlois

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Alexandra Dauplay-Langlois
- 06. Lettres choisies - « Un long courrier indochinois »
- 08. « C'est demain que nous partons »
- 10. Guillaume Appolinaire et André Salmon - Correspondance
- 12. Dernières parutions
- 14. Agenda





Édito

« Un long courrier indo-chinois »

Nathalie Jungerman



L'ouvrage *Un long courrier indo-chinois*, publié aux éditions Elytis avec le soutien de la Fondation La Poste, rassemble des lettres écrites entre 1948 et 1976 retrouvées par Alexandra Dauplay-Langlois, fille et petite-fille des deux principaux épistoliers : Serge et Jean Dauplay. Leur correspondance, entretenue régulièrement pendant une trentaine d'années, représente la plus grande partie du livre. D'autres courriers épars, échangés avec des membres de la famille ou quelques amis, participent au récit de cette histoire familiale bouleversée par les expatriations forcées dues aux guerres : invasion du Vietnam par les Japonais, guerre d'Indochine, guerre du Vietnam. La famille Dauplay part de Saïgon en 1947 pour s'installer en France, à Nice, puis revient à Saïgon, mais après la défaite de la France lors de la bataille de Diên Biên Phu, elle se réfugie au Laos. En 1953, elle émigre en Thaïlande, plus favorable d'un point de vue politique et économique. Les enfants Dauplay, vietnamiens par leur mère et franco-laotiens par leur père, vivront dispersés aux quatre coins du monde, à Hong Kong, en France (seul Serge, le père d'Alexandra Dauplay-Langlois, s'y installera, mais il finira sa vie en Thaïlande) ou encore au Canada. Leur mère et leur grand-mère maternelle, en Californie... Le sous-titre du livre, *Toute une vie de voyage*, évoque bien la teneur de ce récit épistolaire, agrémenté de photographies et ponctué de textes d'Alexandra Dauplay-Langlois adressés à son père, comme des lettres posthumes. En préambule à l'édition, l'auteure cite notamment l'écrivaine et réalisatrice d'origine iranienne, Abnousse Shalmani : « C'est quelque chose l'exil : une claque qui vous déstabilise à jamais. C'est l'impossibilité de tenir sur ses deux pieds, il y en a toujours un qui se dérobe comme s'il continuait de vivre au rythme du pays perdu. » Entretien avec Alexandra Dauplay-Langlois, issue de la deuxième génération d'exilés indo-chinois...



Entretien avec Alexandra Dauplay-Langlois

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Aux éditions Elytis, vous avez publié récemment un livre intitulé *Un long courrier indochinois, sous-titré Toute une vie de voyage*. Il s'agit de la correspondance de votre père, Serge Dauplay, écrite entre 1948 et 1976, entretenue avec sa famille, quelques amis et principalement avec son propre père. Le livre s'organise en trois parties, agrémentées de photographies, ponctuées de vos commentaires, d'une préface et d'un épilogue... De prime abord, comment a germé l'idée de faire un livre de cet ensemble de lettres ? Qu'est-ce qui vous a décidé à publier cette correspondance ?

Alexandra Dauplay-Langlois Lorsque j'ai trouvé toutes ces lettres en Thaïlande, qui venaient compléter d'autres lettres que mon père m'avait donné petite, la première chose qui m'est venue à l'esprit était de les rapporter en France, pressentant qu'elles étaient bien plus précieuses que d'autres affaires. Une fois en France, j'ai commencé à déchiffrer et à taper les lettres de la période Hong Kong, – correspondance entre mon père et mon grand-père –, pour en apprécier la lecture. Au fur et à mesure, je découvrais des tas de choses que j'ignorais sur mon père, sur sa vie, ses années en Asie, et j'avais hâte de passer à la lettre suivante pour en savoir davantage. Je me sentais embarquée par ces courriers, je trouvais qu'il y avait même du suspense. J'ai ensuite retranscrit les lettres de la première partie du livre. Bien que plus hétérogènes et éparpillées, je les trouvais très vivantes et ancrées dans l'histoire. Tout cela – auquel s'ajoutait la grande quantité de photos et négatifs en ma possession – était mêlé à la conviction que la trajectoire de ma famille paternelle méritait d'être partagée, tant elle a toujours suscité beaucoup de curiosité de la part de ceux qui en connaissaient les membres. Alors que je me suis dit que

cette correspondance devait être l'occasion d'inviter de futurs lecteurs à découvrir un petit bout de l'histoire originale de cette famille à travers le parcours personnel de mon père.

Vos commentaires, qui ponctuent la correspondance, semblent à leur tour des lettres adressées à votre père (vous utilisez d'ailleurs la deuxième personne du singulier). Ils permettent non seulement de cimenter le récit, mais aussi de contextualiser les échanges. Comment est venue l'idée d'introduire votre propre voix ?

A.D.-L. Au fur et à mesure que je découvrais les lettres, elles me ramenaient évidemment à mon histoire. Je me suis toujours sentie très concernée par mes origines asiatiques, et ces courriers se présentaient comme une invitation à en dire quelque chose. Je suis de nature plutôt réservée et j'avais le sentiment que grâce à ces lettres une chance s'offrait à moi. Je me suis alors servie de l'espace de ce livre pour exprimer ce qui m'est difficile d'exprimer avec justesse à l'oral. Du point de vue de la narration, il m'est apparu intéressant d'entrecouper les échanges épistolaires de ma voix que je considère comme celle du narrateur, comme une adresse à mon père, mais également au lecteur, afin d'apporter du rythme et guider ce dernier en mettant en lumière certains points. J'ai voulu, à partir de ces lettres, raconter une histoire, qui était déjà là, en faire un récit. L'utilisation de la deuxième personne du singulier m'est venue naturellement.

Ce récit familial, entre l'Extrême-Orient et la France, et les États-Unis, raconte une plus grande histoire... Pouvez-vous nous rappeler



Alexandra Dauplay-Langlois
Photo DR

Alexandra Dauplay-Langlois est issue de la seconde génération d'exilés indochinois par son père, lui-même vietnamien et franco-laotien. Ayant grandi à Paris, elle est diplômée d'un master de droit à l'université Panthéon-Assas puis d'un Master 2 en Management international (Asie) à l'Université de la Sorbonne. Elle a travaillé pour des ambassades, a créé une société d'import-export d'objets ethniques avec la Thaïlande et le Vietnam, a travaillé auprès d'artistes plasticiens, a développé des projets associatifs dans l'autisme. En 2015, elle reprend une année d'études puis co-fonde DOO conseil, société de l'économie sociale et solidaire où elle s'occupe de l'inclusion professionnelle de personnes ayant des troubles autistiques. Parallèlement, elle est intervenante à l'école Digital Campus (groupe Galiléo) en Digital responsable.

Un long courrier indochinois (Éditions Elytis) est son premier livre. Elle est l'auteure de différents articles, notamment en lien avec l'autisme : « Inventer pour cheminer » paru dans *Buenas prácticas en autismo ? : Más allá de los protocolos, la singularidad. Seminario Europeo sobre Autismo*, Grama Ediciones (2018) ; « Aller à la rencontre de l'enfant autiste scolarisé » paru dans *Comment accompagner les jeunes enfants en situation de handicap et leurs parents, de la naissance à la scolarisation ?* Éditions Érès (2017) ; Contribution à l'ouvrage *Otras voces escritas* direction Iván Ruiz Acero, Editorial Gredos (2015) ; Participation à l'écriture du livre *Profession Artiste Plasticien* paru aux Éditions Eyrolles (2014).

dans quel contexte historique, – l’invasion de Saïgon par le Japon, la guerre d’Indochine puis la guerre du Vietnam –, votre famille a connu des exils successifs ?

A.D.-L. C’est tout un pan de l’histoire d’une partie du monde que nous traversons avec les personnages du livre. L’histoire commence à Saïgon. Les Japonais ont envahi le Vietnam, des crimes abominables y ont été commis. L’île de Poulo Condor, une île prison au large de Saïgon, en est un symbole. La Seconde Guerre mondiale a eu des conséquences en Asie avec la guerre du Pacifique. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, l’Indochine, en tout cas le Vietnam, est déjà dans un état de chaos, le Japon a capitulé mais le pays est affaibli. Les Viêt Minh, communistes vietnamiens, s’organisent pour rendre le pays indépendant de la main mise par la France. C’est dans ce contexte que ma famille part en France. Quelques années plus tard, alors que les tensions semblent calmées, elle revient à Saïgon. Puis, à la défaite de la France, lors de la bataille finale de la guerre d’Indochine à Diên Biên Phu, la famille se réfugie au Laos, le pays paternel. En 1953, elle émigre en Thaïlande où le contexte politique et économique semble favorable, la Thaïlande étant épargnée par la guerre. S’en suit du côté maternel un double exil aux États-Unis qui, malgré des allers-retours réguliers à Saïgon jusqu’au moment de la fermeture du Vietnam en 1975, se confirme avec l’ampleur des ravages de la guerre du Vietnam – ou guerre américaine – qui oppose les Américains, qui avaient la phobie du communisme, et les Vietnamiens. Parallèlement, mon grand-père retourne vivre au Laos qui n’est pas épargné par la guerre du Vietnam. Il sera contraint d’émigrer définitivement en Thaïlande.

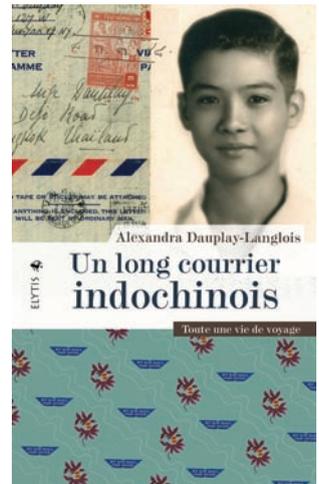
Les lettres témoignent des expatriations forcées par les aléas de l’histoire et du quotidien qui est une aventure épuisante : « l’enjeu de la place à trouver ». Dans une lettre de 1959, (page 161), Serge, étudiant, qui vit à ce moment-là à Hong Kong, dit qu’il « se sent inférieur aux autres candidats normaux ». Plus tard, à Paris, il aura du mal à se sentir légitime, à trouver un travail qui lui convient.

Vous écrivez (page 324) : « Trouver ta place qui se situe dans cet entre-deux, cet intervalle, ce nulle part et partout à la fois ». L’exil a définitivement fait de lui un déraciné ?

A.D.-L. Effectivement, l’exil a fait de mon père un déraciné. L’adaptation en Thaïlande fut sans doute la plus facile : c’est un pays qui a une culture commune avec le Laos et qui, à certains égards, n’est pas si éloigné du Vietnam du Sud. À Hongkong, mon père prend à la fois conscience d’une certaine forme de condescendance de la part des Occidentaux et se sent également loin des Chinois. C’est avec les amis indochinois qu’il se trouve être le plus à l’aise. En France, il se démène pour apprendre à être un Parisien et espérer trouver sa place dans cette société nouvelle pour lui. À travers toutes ces lettres, je réalise combien mon père n’était pas destiné à faire sa vie en France. Dans sa tête, ce devait être provisoire, le temps de faire des études. Au fur et à mesure que les années s’écoulent, l’idée d’un retour en Asie demeure, étant le seul de sa famille proche à avoir fait sa vie en France, les autres ayant émigré en Thaïlande, au Canada et aux États-Unis. Il restait sans doute déraciné au plus profond de lui-même malgré des efforts constants pour s’assimiler aux Français.

Les études puis le travail prennent une place très importante dans les lettres échangées, notamment avec son père... C’est un leitmotiv qui parcourt toute la correspondance...

A.D.-L. Oui, comme si les études et le travail pouvaient venir rééquilibrer la situation dans ce malheur d’avoir été contraint de quitter le Vietnam pour toujours. Ces études, ce travail, ouvrent en même temps vers un avenir où tout est possible. Il y a dans



Alexandra Dauplay-Langlois
Un long courrier indochinois
Toute une vie de voyage
Éditions Élytis, 22 avril 2022,
384 pages

Avec le soutien de



Serge Dauplay, sa sœur Iliane, son mari et leur fils cadet.
Bangkok, janvier 1970.
Un long courrier indochinois
Éditions Élytis, avril 2022, page 377.

ces objectifs une appréhension concrète de la vie, très rationnelle, tout comme une manière de se voir mieux considéré, et en premier lieu par lui-même, mais aussi de ne plus être une charge financière pour son père qui ne roule pas sur l'or.

L'enjeu de la place à trouver, le sentiment d'une menace, d'une fragilité qui demande plus de vigilance et de méfiance, une adaptation et une souplesse préconisées par le père à son fils, « se soumettre pour ne pas faire d'histoires », vous amènent à vous interroger sur votre propre quotidien et à écrire : « Mon quotidien avec les difficultés autistiques de l'un de mes enfants a fini de me convaincre que l'important est de faire ce que l'on a à faire : suivre sa voie, sans s'excuser d'être ce que l'on est. »...

A.D.-L. En fait, ces lettres sont venues confirmer ce que j'avais déjà commencé à comprendre. Mais il faut resituer les choses dans leur contexte. Lorsque mon grand-père dit de se soumettre pour ne pas faire d'histoires, cela signifie « se fondre », ne pas contrarier pour ne pas se mettre des gens inutilement à dos. Toute connaissance peut se révéler être un appui. Quand on a tout perdu, s'adapter peut passer par la soumission. Appréhendé dans un tout autre contexte – le mien en l'occurrence –, trop se soumettre, et quelles qu'en soient les raisons, peut finir par étouffer tout ce qui nous anime au plus profond de nous. Ce qui me semble important c'est d'arriver à se respecter, à respecter ce qui nous rend désirants. L'un de mes deux fils, qui a des particularités autistiques, m'a appris, par ce qu'il est, par les situations délicates dans lesquelles nous avons pu nous retrouver aux yeux d'inconnus où il fallait justifier tel comportement dérangeant et non approprié, que suivre sa voie en essayant de faire abstraction du jugement des autres se révèle être salvateur et indispensable. Cela permet de mettre l'énergie là où elle doit être mise, dans des choses satisfaisantes et constructives. Ce qui rejoint en quelque sorte le pragmatisme de ma famille paternelle : où est l'urgence et quel moyen avons-nous en notre possession pour agir ?

Pourquoi votre grand-père, lui-même indochinois, met-il en garde son fils contre les Indochinois, surtout les Vietnamiens ?

A.D.-L. Mon grand-père connaissait bien les Vietnamiens pour avoir vécu au Vietnam et épousé ma

grand-mère vietnamienne. Il était franco-laotien et le caractère laotien plutôt tranquille n'a rien à voir avec le caractère vif propre aux Vietnamiens, bien que ce ne soit pas facile à résumer en quelques mots. Peut-être, faisait-il référence à cela ? Ou bien à ma grand-mère et à son tempérament enflammé ? Ou encore, était-ce dû au contexte politique du Vietnam alors que lui, avait une ascendance française ? Toutes ces questions restent en suspens. Mon père se liait volontiers d'amitié avec les Vietnamiens qu'il avait l'occasion de croiser. Dans la famille, l'identité vietnamienne est forte, c'est la partie créative, tempérée par le côté franco-lao.

Ces lettres disent aussi l'entraide entre les frères et sœurs, la solidarité : « Toute la joie de vivre de Papa, c'est de vous voir vous entraider, unis », écrit votre grand-père de Bangkok en 1963 à son fils, Serge...

A.D.-L. Les déplacements successifs, l'incertitude, l'éloignement géographique ont sans doute favorisé cette entraide fraternelle. Lorsque l'on vit dans le confort quotidien, les choses sont acquises, on se rend naturellement moins compte de ce qui est fondamental. L'entraide était aussi une façon de se cacher mon grand-père qui portait seul l'éducation de ses enfants.



Autant avec son père, Serge a une relation très proche, malgré l'éloignement géographique (« bavarder comme deux

hommes, deux bons amis », écrit-il à son père), autant avec sa mère, la relation semble distancée, il se plaint souvent qu'elle ne répond pas à ses lettres. En savez-vous davantage sur leur relation ? Elle ne semble pas prendre part aux inquiétudes et aux choix quant à l'avenir de son fils aîné...

A.D.-L. Oui je connaissais la relation de mon père avec ma grand-mère. Les lettres de la première période montrent qu'elle se souciait quand même de lui. Ce fut une belle surprise de découvrir cela. Puis au fil des lettres, lorsqu'elle passe de plus en plus de temps en Californie, elle devient plus lointaine, faisant émerger une attente affective de la part de mon père nourrie d'une certaine incompréhension. Il a dû s'arranger avec la personnalité de ma grand-mère, une femme très libre, peut-être même une féministe vietnamienne avant l'heure qui semblait dépassée par les contraintes inhérentes à la vie de famille.

Lettres choisies

Un long courrier indochinois

Éditions Élytis, avril 2022



Saïgon, 1947. Ta vie devait s'écrire en Cochinchine entre Saïgon, Thù Đúc et Vung Liêm. Tu gardes de beaux souvenirs de tes premières années d'enfance indochinoise, plutôt insouciantes, sans jamais oublier en filigrane la violence de l'invasion japonaise, véritable trauma dont tu ne parlais quasiment jamais. Tu ne m'en as relaté qu'un seul fait, brièvement : ton père, mon grand-père, avait été capturé et attaché au balcon de l'hôtel de ville de Saïgon durant plusieurs jours. Les Japonais lui promirent hara-kiri, ou autrement dit de le jeter dans le Mékong, noué d'une grosse pierre, pour le noyer. L'argent remis par la famille l'a sauvé des griffes de l'ennemi envahisseur. On m'a raconté aussi que dans la propriété familiale de Vung Liêm, tu as été témoin de scènes traumatisantes orchestrées par ces mêmes Japonais, comme la pendaison de personnels de maison aux longs rideaux de lin du vaste salon. L'immense jardin tropical jonché de jarres peintes aux motifs bleutés de dragons. Il a fallu fuir, se replier dans la villa Duytan du 16, rue Garcerie, à Saïgon. Puis se décider à quitter le territoire maternel du Sud. Tu embarques alors aux côtés de tes parents et de Lil, Lol, Gérard et Jony tes sœurs et frères, ainsi que Bà Bãy, la nounou, à bord du Félix Roussel pour la France dont tu ne savais pas grand-chose, mais dont tu parlais au moins un peu la langue. Du haut de tes huit ans, tu garderas un très bon souvenir de cette longue traversée, bien installé sur ce confortable paquebot glissant vers le port de Marseille, sans me donner plus de détails.

[...]

Marqué à vif par ton passé, tu n'aimais pas regarder en arrière, la vie pour toi c'était maintenant et devant.

.....

Saïgon, juin 1954. C'est probablement suite à la défaite française de Diên Biên Phủ que tu es le premier de tes frères et sœurs à quitter précipitamment Saïgon un mois après la défaite et quelques semaines avant les accords de Genève qui marquent la fin de la guerre d'Indochine c'est-à-dire la guerre française du Vietnam. Tu prends pour la première fois, et seul, l'avion pour Vientiane, la ville où t'attend Nang Nouthap, ta grand-mère paternelle laotienne, ta Mè Tú, ainsi que tous des demi-cousins et demi-cousines laos. Tu séjourneras pendant plusieurs mois dans la maison de l'arrière-grand-mère lao. À cette époque, le Laos est ton deuxième pays, le deuxième repère familial après Saïgon. Le pays paternel où il fait simplement bon vivre, paisiblement.

En tant que franco-laotien, ton père a voulu te donner les bases de l'éducation française reçue de son père, en plus de la culture lao ancrée naturellement en lui. Les subtilités propres à la culture asiatique empreintes de suggestions, de sourires et d'attentions te sont naturelles. Manier cette double culture serait un passeport universel qui te permettrait de t'adapter à n'importe quelle situation et te sortir de n'importe quel pétrin.

.....

Saïgon, samedi soir, 18 septembre 1954

Mes chers enfants,

Papa a reçu votre lettre et vous remercie beaucoup. Serge, mon petit, il faut que tu aides Gérard à acheter les affaires nécessaires pour aller passer son examen le 23 septembre. Le 22, Gérard ne doit pas aller se promener. Il doit préparer ses cahiers, plumes, buvard, habits, cirer ses souliers, et dormir très tôt. Fais cela pour Papa. Je ne rentrerai que vendredi ou samedi prochain à Vientiane

parce que le passeport de Bà Bãy ne sera prêt que vendredi. Et puis Papa doit expédier d'abord les vélos, les caisses et tous les bagages.

Maman est en bonne santé. Elle viendra au Laos avec Tata vers le 10 octobre.

Mon petit Gérard, Papa te demande de te préparer pour l'examen du 23 septembre. Achète tout ce dont tu as besoin. Serge te remettra de l'argent et Thong te conduira à l'examen le 23 au matin.

Papa vous demande d'être bien sages. Je vous apporterai tout ce que vous m'aviez demandé.

Papa vous embrasse tous très fort.

Papa.

.....

Vientiane, décembre 1954. Encore un déplacement subi pour toi, seulement quelques mois après avoir goûté à la vie laotienne. Tu as quinze ans. Les affaires ont été expédiées de Saïgon dans des malles qui sont arrivées à Vientiane, mais il faut déjà songer à repartir. Cette fois-ci, tu déménages en Thaïlande, un pays qui t'est alors totalement étranger, même si les cultures laotienne et siamoise sont très proches. Parlant couramment le laotien, tu réussis à comprendre à peu près le siamois ; tu n'en saisis cependant pas encore l'écriture ni les subtilités nécessaires pour bien réussir tes études dans cette langue. La Thaïlande de ces années vécues est bien loin des clichés actuels relayés par les réseaux sociaux et les touristes. Ce pays est encore inconnu de la majorité des Occidentaux. Les Européens de l'époque ont une idée assez générale de l'Extrême-Orient, le voyage n'étant pas quelque chose de courant. Les Français connaissent l'Indochine française, mais pas la Thaïlande, seul pays d'Asie du Sud-Est à n'avoir jamais été colonisé par les Européens. Ceci la rend à part, les Thaïlandais en sont fiers. Les G.I. ne sont pas encore arrivés au Vietnam ; ils n'ont pas encore perverti la Thaïlande avec leurs dollars distribués aux filles, lors de leurs permissions à Pattaya. Ton père retrouve un poste à la hauteur de la renommée familiale, il est promu premier directeur de la compagnie aérienne Air Laos, à Bangkok, grâce aux relations qu'il entretient avec d'éminentes personnalités politiques du Laos.

[...]

C'est à partir de cette période que tu occupes une grande partie de ton temps libre à écrire à toutes celles et ceux que tu as connus. Retisser des liens précieux devenus fragiles à cause de l'éloignement géographique. Tu entretiens ainsi une correspondance régulière avec ta marraine vietnamienne, une amie de la famille, toujours à Saïgon, que j'eus le plaisir de connaître étant petite.

[...]

Tu ne le sais pas encore, mais ce déménagement en Thaïlande va ancrer toute la famille dans ce pays, de manière durable. Cette terre d'accueil se confondra avec la terre natale. La maison du 13, Dejo road, située dans le quartier de Silom, sera pendant quelques années le lieu refuge, la maison protectrice où il fera bon vivre. Elle t'a permis de transférer une partie des attaches perdues vers ce pays, à michemin entre le Vietnam pour sa situation géographique et le Laos pour sa culture. Jusqu'à la fin de ta vie, la Thaïlande sera ta base de repli. Tu proclamera même être originaire de ce pays, cherchant à éteindre les cicatrices de tes origines et du passé. Alors là-bas, tu te feras appeler Somchai. Serge. Dualité et double.

.....

Nice, le 24 décembre 1955

Mon cher ami,

Tu ne peux pas savoir combien j'ai été heureux de recevoir enfin une lettre de toi. Que s'est-il passé pour ne pas avoir reçu de vos nouvelles depuis plus d'un an ? J'ai eu de vos nouvelles par les blanchisseurs de Canta-Galet chez qui ton Papa avait travaillé lorsque vous habitiez à Nice. Il paraît que ton Papa est

directeur des lignes aériennes là-bas. J'en suis très heureux pour toi et pour ta famille ! Il paraît aussi que Jacqueline (ta tante) s'est mariée et qu'elle habite à Nice, je ne sais pas où. Où sont Gérard, Laurence, Jony et Liliane ? Tu leur enverras le bonjour ainsi qu'à ton Papa et ta Maman. Qu'est devenue Bà Bãy ? Est-elle encore avec vous ? Dans l'affirmative, dis-lui que je lui adresse mes meilleurs vœux pour 1956. J'espère que tu as passé, avec tes parents, un bon Noël. Avez-vous reçu les lettres que je vous ai envoyées ? Une en 1954 et l'autre en 1955 ?

Voici les réponses aux questions que tu m'as posées. Je me porte bien et il fait un si beau temps à Nice que tu en ferais des ronds de chapeau, mais hélas il fait assez froid. Ce doit être parce qu'il y a de la neige aux alentours (Valberg, Auron...). Je vais encore à Saint-Pierre-d'Arène. J'ai fait deux écoles depuis que tu es parti : Sasserno, Don-Bosco et je suis revenu à Saint-Pierre-d'Arène pour avoir le certificat d'études chez Fabre (tu dois le connaître). Je travaille assez bien. Mon grand-père et mon maître sont assez contents de moi. Je suis, au dernier classement, cinquième sur vingt-cinq élèves. Je ne suis plus au Cœurs Vaillants. J'ai dit bonjour de ta part à Maxi qui te le renvoie. Tu me demandes d'être premier en classe, c'est un peu trop demander ! Riquet, le chat que tu m'avais donné, est encore à la maison. Il se porte comme un moine. J'ai toujours le bateau en écorce que Gérard m'avait donné avant de partir.

Reviendrez-vous un jour en France ?

Si tu peux, envoie-moi des timbres de là-bas car j'en fais la collection. Quelle langue parlez-vous là-bas ?

Enfin maintenant je te quitte n'ayant plus rien à te dire ni à te demander.

Merry Christmas and Good Year and for your parents and for you, Gérard, Jony, Liliane and Laurence.

En espérant bientôt avoir de tes nouvelles qui me feront réellement plaisir.

Albert.

.....

Paris, le 20 avril 1964

Mon cher Papa,

J'ai bien reçu ta lettre datée du 7 avril. Je suis bien content de te savoir réinstallé de nouveau avec un travail qui te convient mieux pour ton âge et qui te permet de vivre aisément, vu que tu as maintenant la charge des trois aînés en moins. De ce côté-là, je suis rassuré, mais je ne suis pas du tout tranquille d'apprendre qu'hier, de nouveaux incidents ont éclaté au Laos, le putch de Vientiane, etc.

Ah, quel drôle de pays que ce minuscule petit royaume ! Je ne pourrai jamais y vivre paisiblement. Enfin, je pense que ce ne sont là que des commentaires de la presse et des journaux et que la situation au Laos n'est pas un danger.

Au fait, j'ai eu des nouvelles de Bumarín par tata : il paraît qu'il est retourné chez ses parents planter des melons. Il ne m'a même pas répondu, rien dit, rien écrit, lui qui comptait tant sur moi pour le faire venir en France.

Comme quoi, je ne me suis nullement trompé en me disant que c'était un garçon peu intéressant. C'est le genre de gars qui écrit et se montre empressé seulement lorsqu'il a besoin qu'on lui rende service !

Comme tu n'en veux plus, je ne t'enverrai des journaux que lorsque j'en trouverai gratuitement. Je ne les achèterai plus. Comme j'ai manqué d'argent ce mois-ci, j'ai décidé de faire très attention dorénavant. Je vais être plus économe et ne dépenser et n'acheter que lorsque c'est vraiment nécessaire. Pour l'instant, j'ai parké ma voiture place de la Concorde et

je prends le métro et l'autobus quotidien pour me rendre à l'aéroport afin de boucler plus facilement mon budget. Je ne me sers de la voiture que les dimanches ou durant mes jours de repos, car c'est après tout mon plaisir favori. Cela m'a changé la vie, c'est tellement agréable de pouvoir s'évader en dehors de Paris quand il fait si beau ! Je ne suis plus à la merci des transports en commun, au moins ne serait-ce que durant les jours de congé.

Je t'embrasse affectueusement,
Serge.

.....

Paris, le 12 mai 1969

Mon cher Papa,

Je n'ai pas eu le courage de t'écrire hier dimanche, il n'y a rien d'urgent ni d'important à te dire. Il a fait si beau et si chaud, trente degrés, que je me suis laissé tenter à prendre mon temps, à flâner sur les quais de la Seine et à faire briller ma Triumph.

J'ai eu le plaisir de recevoir ta carte datée du 9/05 m'annonçant sans cesse « ta lettre promise » ; je patiente comme ton thit kho. Tu iras au Canada l'année prochaine ; pourquoi ne nous donnerions-nous pas rendez-vous à Sherbrooke le 1er juillet 1970 ? J'ai envoyé une carte aux G+G pour souhaiter l'anniversaire de Gérard et apprendre à Geneviève mon entrée à Air Canada.

Jeudi 15 mai cela va faire exactement un mois que je suis à ce nouveau poste chez Air Canada. En principe, je devrais être confirmé dans mon emploi, si bien sûr je fais l'affaire. Ça a l'air de marcher pas trop mal, je me suis très vite adapté et, enfin, j'ai le moral au beau fixe. Le plus dur, ce fut les trois premiers jours, mais on m'a mis tout de suite dans le bain et pour ne pas couler, j'ai de nouveau appris à nager. Maintenant, bien sûr, je nage tout seul.

.....

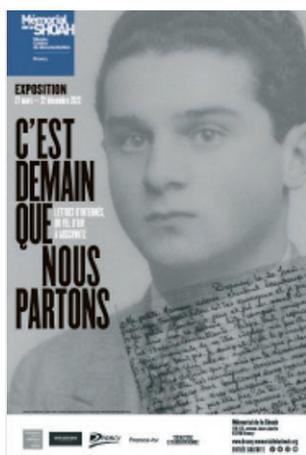
Dix ans te séparent maintenant de Dejo Road et de Vientiane. Tu avais mis l'Asie de côté pour te consacrer pleinement à ta vie en France. L'idée et le besoin d'un futur voyage là-bas reviennent néanmoins régulièrement dans les lettres. Pour attendre, tu te mets donc sérieusement à faire la cuisine vietnamienne et prend plaisir à partager ces bons plats avec celles et ceux que tu invites. Le goût de la cuisine te permet de garder un lien concret et quotidien avec la « terre natale. » Une manière efficace de garder et transmettre le lien avec ta culture, revenir aux sources, s'évader, combler le déracinement. Quand on cuisine vietnamien, c'est par magie un petit bout de Vietnam qui rentre dans la maison. Avoir le goût et le garder, le taste comme disait ma grand-mère. Il s'évapore, il s'oublie avec les années, confronté à d'autres goûts qui le transforment. Et aucun livre de cuisine ne peut restituer vraiment les saveurs perdues. La cuisine est au cœur des liens entre les membres de ta famille. C'est une fin en soi autant qu'un prétexte pour se voir. Je m'applique, moi aussi, à cuisiner régulièrement des plats vietnamiens ou thaïs, soucieuse de retrouver le goût, mais c'est lorsque je rentre d'un séjour en Asie du sud-est que l'inspiration est particulièrement au rendez-vous, les détails et saveurs évaporées reviennent.



« C'est demain que nous partons » Lettres d'internés

Par Gaëlle Obiégly

« C'est demain que nous partons »



Qu'est-ce exactement ce qui nous bouleverse à la lecture de ces lettres ? D'entendre en chacune une voix particulière, bien qu'elles disent presque toutes la même chose. De voir en chacune un destin, bien que les individus soient broyés dans un assassinat de masse. De sentir en chacune un corps bien qu'ils soient invisibles. De lire, tout simplement, ces lettres comme si

elles nous étaient adressées par-delà les années qui nous séparent des faits. Toute lecture sollicite l'imagination, c'est-à-dire demande qu'on prenne part à ce qui est relaté. Traversés par notre imagination, les écrits sortent de leur temps. La lecture de ces manuscrits rend très proches leurs auteurs. Ces lettres qui ne nous sont pas adressées nous parlent intensément. L'incertitude de leur sort fait naître l'émotion chez le lecteur d'aujourd'hui. Nous savons tout ce qu'eux ignorent et nous recevons avec effroi ce qu'ils écrivent en d'autres temps à d'autres que nous. Nous sommes informés sur la « destination inconnue » tout en n'en sachant réellement rien. En dépit d'une accumulation de connaissances sur cette période, nous sommes ignorants. Ils resteront seuls avec le secret d'une mort collective. Méthodiquement organisée par les Allemands, la déportation est facilitée par le gouvernement de la France de Vichy. Parmi les traces figurent les courriers. S'ils témoignent, ils cherchent aussi à rassurer. Car ils veulent épargner leurs destinataires, dissiper leur inquiétude. C'est précisément ces précautions qui sont bouleversantes. On commémore cette année le 80ème anniversaire de la rafle du Vel' d'Hiv'. À cette occasion, Le Mémorial expose des lettres de personnes qui ont été internées dans les camps de Drancy et de Pithiviers. C'est la première fois qu'on en présente autant. L'ouvrage qui accompagne l'exposition en montre quelques-unes. Elles viennent illustrer l'étude que consacrent Tal Bruttman et Karen Taieb à ces archives.

En France, à partir de 1940, des milliers de Juifs furent arrêtés tant par les autorités allemandes que françaises. Conséquence des lois antisémites promulguées par le gouvernement de Vichy et précisément de la loi du 4 octobre 1940, les Juifs sont emprisonnés dans des camps d'internement situés en zone libre et en zone occupée. Arrachés à leur vie, ils essaient de maintenir le contact avec leurs proches. La correspondance est le seul moyen dont ils disposent. Mais en disposent-ils vraiment ? Il arrive que des détenus soient interdits de correspondance. Chaque camp est doté d'un service qui contrôle tout ce qui sort des camps et y entre. Des milliers de courriers partent des camps ou y parviennent. Mais ils sont soumis à des règles strictes imposées par l'administration. Certains aspects de la réalité doivent demeurer cachés. Par exemple, la famine, les morts et la vie atroce des internes restent ignorés au moyen de la censure qui s'exerce sur les lettres. Abraham Baron écrit une carte à son épouse. Lorsqu'elle lui est remise, la carte est accompagnée d'un commentaire signé « La censure » qui l'enjoint à faire en sorte que la calligraphie de son mari s'améliore; autrement on ne lui transmettra plus ses lettres. La censure a des difficultés à déchiffrer cette écriture très serrée alors elle veut punir. Certains courriers sont purement et simplement retirés de la circulation. Une carte postale est tamponnée « refusé par la censure ». Certaines correspondances s'étoffent semaine après semaine, mois après mois; l'écriture s'installe dans un temps long. Pour ceux et celles qui seront internés pendant plusieurs années, les lettres seront le seul lien avec le monde extérieur. Les mots, les phrases, les dessins leur permettent de dire qu'ils sont encore en vie; mais sans trop entrer dans les détails de cette vie. La correspondance leur sert aussi à demander des produits essentiels. Tout manque dans les lieux de détention, y compris les paillasses pour dormir. Les personnes raflees se retrouvent au camp dans un dénuement total et c'est par lettre qu'elles sollicitent leurs proches pour obtenir des affaires de toilettes, quelques vêtements, de quoi subsister. Les paquets sont soigneusement fouillés par les gardes en quête de lettres cachées par les expéditeurs. À l'occasion de ces fouilles administratives, les gardes pillent les colis. Il arrive aussi que l'on demande une chose superflue. Alors, tout comme les mots qui cherchent à rassurer, l'ingénuité d'un désir nous touche profondément. Parce que l'envie de vivre s'y proclame. L'innocence se déploie sur un recto verso écrit à Pithiviers en août 1942 par un enfant. Cher papa, dit-il. Puis il énonce des nouvelles factuelles. Il remercie d'une boule de pain qui était dans son colis. Il parle aussi de l'harmonica qu'il avait demandé dans une lettre précédente. Il se passe plusieurs semaines entre les lettres et leur réponse. Car le service du courrier est bi-

mensuel. La lettre du petit Marcel se termine par la prémonition qu'il sera du prochain convoi. « Je ne sais aucune nouvelle de maman et se samedi il doit y avoir un départ d'enfants et je crois que je partirai ». En 1942 ces relations épistolaires sont bouleversées par le déclenchement de la « solution finale » et les déportations des Juifs vers les camps d'extermination. Leur persécution débouche sur une mise à mort. Drancy est la plaque tournante de ces déportations. Commence ici le voyage vers l'Est, euphémisme pour désigner la déportation vers le camp d'extermination d'Auschwitz. Arrivant de divers lieux de détention, des milliers de personnes passent par Drancy. C'est un camp par où transitent tous les Juifs qui sont conduits à Auschwitz dans des conditions abominables. L'expression de leurs lettres changent radicalement à partir de 1942. Commencent les déportations vers les camps de la mort. Ils écrivent à leurs proches pour les informer des arrestations et transferts de camps. À partir de 1942, les lettres prennent une tonalité urgente. Il s'agit d'alerter, de dire adieu. Les mots sont jetés à la hâte sur n'importe quel bout de papier et parfois catapultés des trains. Les courriers servent aussi aux internes à demander de l'aide. Ils sollicitent des administrations pour obtenir une libération. Ils tentent toutes les démarches dans l'espoir d'échapper à la déportation. Les lettres sont l'ultime moyen pour essayer d'être sauvé. Quelques dessins sont glissés dans des enveloppes. David Brainin, interné à Drancy et déporté par le convoi 34 du 18 septembre 1942, dessine le camp. Le dessin s'est estompé, on y voit encore des bâtiments et la surveillance des gendarmes en cet

été 1942 où les arrivées et les déportations se succèdent. Le tournant de la « solution finale » détermine la tonalité des lettres, on l'a dit. L'urgence qu'on y lit est corroborée par le support où sont posés les mots. Les victimes ont besoin d'informer leurs proches au plus vite mais elles manquent de papier. Tout ce qui peut être utilisé pour écrire va être récupéré à cette fin. Les prospectus, les emballages, n'importe quel papier peut être utile. L'administration pour faire obstacle à ces courriers confisque les emballages à l'arrivée des colis. L'insuffisance du papier a pour effet de modifier non seulement l'expression mais la graphie. Car pour maximiser l'espace sur le seul morceau de papier dont on dispose, on écrit tout petit. Les crayons manquent aussi. Alors c'est avec son sang que le détenu Doudou écrit je t'aime à sa fiancée Sarah Feldman.

.....

« C'est demain que nous partons ». Lettres d'internés, du Vel d'hiv à Auschwitz. Mémorial de la Shoah (FRUP) De mars à novembre 2022

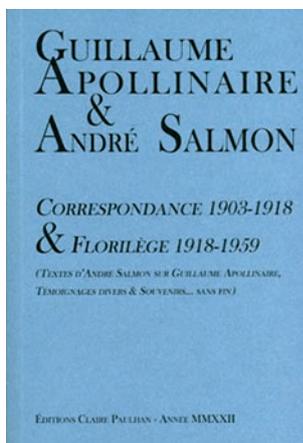
À l'occasion du 80e anniversaire de la Rafle du Vel d'Hiv, le Mémorial présente pour la première fois une grande sélection de lettres des internés des camps de Drancy et du Loiret, dans son exposition C'est demain que nous partons. Du Vel' d'Hiv' à Auschwitz, lettres d'internés.

<https://www.fondationlaposte.org/projet/cest-demain-que-nous-partons-lettres-dinternes-du-vel-dhiv-auschwitz-memorial-de-la-shoah>

Guillaume Apollinaire et André Salmon

Correspondance 1903-1918

Par Corinne Amar



Guillaume Apollinaire (1880-1918), André Salmon (1881-1969), ces deux poètes, ces deux amis.

« *Un dimanche, le 10 novembre 1918, quand l'immense espoir de la paix commençait de nous rendre le repos perdu, un télégramme m'apportait la nouvelle de la mort de mon ami Guillaume Apollinaire. Ce devait donc être toi, mon Guillaume, mort*

dans ton lit terrassé par la grippe espagnole dont on a dit que c'était la peste, si pâle sur l'oreiller blanc dominé par le képi neuf de lieutenant, rouge, noir et or comme un coq français. (...) »[1] Le lendemain, qui était le 11 novembre 1918, l'armistice signé mettait fin aux combats de la Première Guerre mondiale, les canons des Invalides tonnaient, toutes les cloches parisiennes sonnaient. Voilà ce qu'écrit, voilà ce que rappelle l'ami d'Apollinaire, André Salmon, dans la correspondance qui les lia à vie, à partir de leurs vingt ans et des poussières, et parue aux éditions Claire Paulhan.

À sa mort, Apollinaire n'a que trente-huit ans. Sa poésie, sans cesse abandonnée à l'effusion et souvent proche de la chanson, sera donc le fruit d'une existence brève, effervescente. Vingt ans à peine séparent *L'Enchanteur pourrissant* – son premier texte poétique, mystérieux, nourri de théâtre et de mythologie celtique – de sa mort. Né à Rome, fils naturel, père inconnu : son ascendance fascinera, et selon les maigres indices qu'il voulait bien donner à ses amis, « quel qu'ait été leur degré d'intimité avec lui, tous s'accordent à dire qu'au moment même où il se montrait le plus ouvert, le plus

déboutonné, il leur échappait encore par quelques côtés ». [2] Quant à André Salmon, qui survivra plus de cinquante ans à Apollinaire, poète, romancier, journaliste, critique d'art, aventurier à la gloire discrète, incapable de classer sa propre poésie qui, s'il se laissa ranger parmi les fantaisistes, les cubistes, les modernistes, fut par-dessus tout, celui qui introduisit le quotidien et la féerie dans la poésie. Ami des peintres et des poètes, André Salmon brassait les images. Apollinaire était séduit et le décrit mieux que tout autre : « Il [A. Salmon] est né dans ce Paris qu'adore le monde entier ! Il y chante la vie moderne du poète. Le soir, des cafés aux longues façades s'exhalent la fumée du tabac et l'odeur forte de l'alcool. (...) Le jour, il y a des rues pleines de fruits et de fleurs, et le poète en passant, peut aimer

D'un amour qu'elle ne peut comprendre

La fille au fichu bleu qui vend de la lavande.

En dehors de ces poèmes dans lesquels un profond sentiment populaire s'allie à une inspiration personnelle d'une pureté miraculeuse, André Salmon a composé quelques morceaux lyriques qui ne peuvent être dépassés (...) », signait-il dans un article consacré à son ami, qu'il intitulait « André Salmon » *Vers et Prose*. [3] Ainsi, l'œuvre de l'un comme l'œuvre de l'autre, existait-elle par elle-même dans l'esprit de l'autre, attentif.

Les correspondances sont toujours un enchantement pour qui les aime, et cette correspondance entremêlée de notes l'est tout autant, qui donne à lire une série de quatre-vingt-dix lettres, billets, traits d'humour, échanges de poèmes, d'articles, d'humeurs ou de corrections d'épreuves en partage, depuis la rencontre de ces deux êtres si proches « par l'âge, les amitiés, les choix esthétiques » jusqu'à la mort d'Apollinaire. Une fraternité lyrique les lie, sans jugement.

Cette édition, ramassée tel un livre d'art miniature (comme souvent chez Claire Paulhan) s'offre comme un parcours, par la grâce des illustrations et leur arrangement, la densité prodigieuse des notes sous les lettres, le *Florilège*. Jacqueline Gojard, qui édita, annota et préfaça l'édition, nous prévient d'emblée : cet ouvrage repose sur un pacte de confiance, il s'agit pour le lecteur d'entrer en correspondance avec ces deux poètes au fil d'une enquête qui tient du puzzle et du décryptage ; autrement dit, d'accepter d'aller, au fil d'une déambulation, à son rythme ou selon son parcours, entre textes et images.

À la correspondance, s'ajoute ce *Florilège* de vingt-huit textes de Salmon, écrits quand Apollinaire n'est plus – dialogue vivant avec l'ami perdu – ton qu'on retrouve dans ses inoubliables *Souvenirs sans fin*,

répartis en trois époques, et dont la première évoque ce temps des rencontres déterminantes avec Apollinaire, Max Jacob et Picasso ; ce temps béni des flâneries parisiennes et des débuts littéraires, alors qu'au Caveau où André Salmon arrivait, ne connaissant personne, on annonçait aussi pour la première fois, Guillaume Apollinaire. Celui-ci s'arrachait de la bouche une petite pipe en terre blanche rehaussée d'émail et, l'air un rien sombre comme fâché, marchait vers le piano pour s'y caler et déclamer les vers d'une suite intitulée *Le Vent du Rhin*. Salmon applaudit, Apollinaire fut fêté. André Salmon fut appelé à dire lui aussi ses vers. Il se trouva ridicule, pourtant, leurs vers manuscrits parurent dans deux revues, ils avaient tous les deux 20 ans et leur amitié fut scellée.[4] Ils créèrent cette même année une revue *Le Festin d'Ésope*.

« Un samedi de l'automne de 1903 – écrit Salmon, qui cite ensuite *Alcools* d'Apollinaire – nous nous rencontrons, sans nous connaître, au sous-sol du Soleil d'or devenu le Café du Départ, à l'angle du quai Saint-Michel et du boulevard. Guillaume Apollinaire a écrit dans *Alcools* ceci qui est inimitable : *Nous nous sommes rencontrés dans un caveau maudit*

Au temps de notre jeunesse

Fumant tous deux et mal vêtus attendant l'aube

Épris des mêmes paroles dont il faudra changer le sens

Trompés trompés pauvres petits et ne sachant pas encore rire (...)

En ce temps-là, il n'était pas encore parfaitement impossible de s'accouder à un piano pour réciter des vers dans une cave enfumée. Parce que nous avons vingt ans (...) » [5]

Ce souvenir, extrait du discours célébrant l'amour et la gratitude qu'Apollinaire, témoin au mariage d'André Salmon lut le 13 juillet 1909, il le terminait par ces vers : « *Réjouissons-nous, L'amour veut qu'aujourd'hui mon ami André Salmon se marie* ».

Guillaume Apollinaire, prosateur, pornographe qui écrivit deux romans érotiques publiés sous le manteau (*Les Onze mille verges* et *Les exploits d'un jeune Don Juan*) ; né à Rome où il passa les sept premières années de sa vie, puis élevé à Monaco ;

flâneur célébrant les villes et, par-dessus tout, Paris – où sa mère finira par s'installer avec ses fils, enfants – sa patrie, qu'il chantera tout au long de son œuvre ; Apollinaire, enchanteur de l'érotisme et du rêve, ces vastes et étranges domaines où *le mystère en fleurs s'offre à qui veut le cueillir*. Qui ne se souvient pas, s'il les a lus un jour, de ces vers troublants, mélancoliques de *Zone*, dans *Alcools* ?

Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs de Prague / Tu te sens tout heureux une rose est sur la table / Et tu observes au lieu d'écrire ton conte en prose (...) / Te voici à Marseille au milieu des pastèques / Te voici à Coblenz à l'hôtel du Géant / Te voici à Rome assis sous un néflier du Japon / Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu trouves belle et qui est laide / (...) Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie / Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie / (...) Adieu Adieu / Soleil cou coupé

Guillaume Apollinaire, poète amoureux, poète assassiné, André Salmon, artiste, homme libre aux doigts étoilés faisant vibrer la Lyre... Guillaume Apollinaire, André Salmon, ces deux amis, ces deux poètes.

.....

[1] Guillaume Apollinaire & André Salmon, *Correspondance 1903-1918*, & *Florilège 1918-1959*, éd. Claire Paulhan 2022, *Florilège 1920*, p.308.

[2] Apollinaire par lui-même, *Écrivains de toujours*, éd. Seuil, 1962, p. 25.

[3] André Salmon, *Souvenirs sans fin*, nouvelle édition préfacée par Pierre Combescot, éd. Gallimard, 2004, p.60.

[4] Guillaume Apollinaire & André Salmon, *Correspondance*, op. cité, p.309

[5] Op cité p.121, « André Salmon » Vers et Prose, juin-juillet-août 1908

.....

Guillaume Apollinaire & André Salmon
Correspondance 1903-1918

& *Florilège 1918-1959*

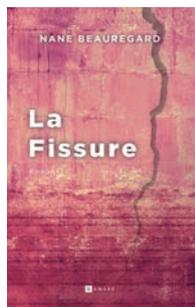
Édition préfacée et annotée par Jacqueline Gojard

Éditions Claire Paulhan,
488 pages, 18 avril 2022.

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso, Corinne Amar et Gaëlle Obiéglly

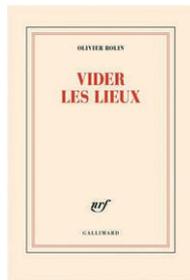
Romans



Nane Beaugard, *La Fissure*. Le roman de Nane Beaugard s'apparente au kintsugi. Le kintsugi est une méthode mise au point au Japon pour réparer des objets brisés. Les morceaux de porcelaine sont recollés au moyen d'un liant et de poudre d'or. Ceci afin de sublimer la fissure. Sans préciosité, la prose de Nane Beaugard est elle aussi saupoudrée d'or et magnifie la douleur d'une mère. Elle a donné naissance à un enfant mort. Le roman se déploie amplement à partir de ce petit être qui n'a pas eu de vie. Mais il existe tout de même et son histoire se transmet à la manière d'un

mythe. C'est-à-dire d'une histoire aux interprétations multiples. Dans le roman, une fissure lézarde une table en verre qui risque de se fendre et de perdre ses propriétés. Mais elle tient bon. Sa fragilité la rend-elle encore plus digne d'attention ? Pendant longtemps, la mère n'a rien dit de cet enfant particulier. De peur sans doute d'être submergée si elle l'évoquait. Nane Beaugard raconte avec une douceur très émouvante la venue au monde d'une parole. La mère ne parlait pas de cet enfant tragique « parce qu'elle savait que seul le silence reste indestructible ». Peut-être aussi n'en parlait-elle pas pour le garder au fond d'elle. Mais aussi parce que dire quelque chose de cet enfant consistait à le faire exister et donc à se le représenter. Cela supposait d'imaginer son visage. Sa présence est portée haut, comme un drapeau, par une écriture lyrique. La parole des poètes s'immisce dans cette histoire dont l'événement fondateur est un non-événement. L'enfant qui naît et qui meurt est la matrice de l'histoire familiale. Par un phrasé ample, sans limites, la narratrice, petite sœur du nouveau-né éternel, fait communiquer les mondes. Elle ne cherche pas à colmater la fissure, ou la détresse. Au contraire, elle l'explore, la sonde, elle l'élargit jusqu'à en faire un lieu, un passage. Il est d'ailleurs plusieurs fois questions de passage dans le texte. Passage d'un corps vers l'extérieur, du silence à la parole, d'un monde solaire à un autre monde hostile. Les évocations sont sensuelles. Les mots de la page sont ceux qui sont d'abord passés par la gorge. Les mondes communiquent. Les intériorités se diffusent comme de l'encre sur un papier mouillé. Elles dessinent des taches, des formes indéfinies où chacun voit peut-être un aspect de sa propre histoire, de sa perception du monde. Un monde de mots qui repose sur les épaules de l'enfant « qui nous a quittés le pied à peine posé en terre humaine en terre d'exil ». Outre la disparition de l'enfant, le livre explore la disparition de l'enfance et du paradis où la narratrice a vécu avant un long exil dans un pays démuné de saveurs. C'est l'histoire, à travers le chagrin de la mère, de celles et ceux qui ont dû quitter une terre, un monde aimé, un ventre. Et comment ont-ils survécu à cet arrachement ? Par un chant. Éd. Ramsay, 176 p., 18 €. [Gaëlle Obiéglly](#)

Olivier Rolin, *Vider les lieux*. On habite un très vieux appartement, longtemps, très longtemps, la moitié de sa vie, où vont s'entasser les livres bien sûr, quand on est écrivain, quand on est lecteur – des milliers de livres – les lettres, les souvenirs,



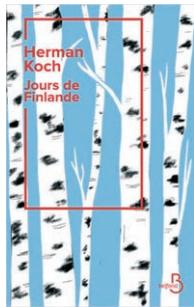
quelques bibelots, et puis un jour, on est viré. « Il faut prendre ses cliques et ses claques », ramasser ses livres et ses souvenirs, arpenter une ultime fois l'appartement, entendre le bruit de ses pas résonner comme dans une citerne, et enfin, parvenir à se dire : *je m'en vais* (dernier mot de la dernière page). Un requin immobilier a pris le dessus, et le cœur de la rue la plus littéraire de Paris, la rue de l'Odéon, n'est plus ce qu'il était il y a trente-sept ans, quand Olivier Rolin y prit ses quartiers, cette rue même où l'éditrice Adrienne Monnier installait en

1915 sa librairie, *La Maison des Amis des Livres*. « (...) mais ce qui traverse furtivement ma mémoire, au moment de mon départ, ce sont les mots. Longtemps après, ce n'est pas une inconnue devinée à travers la moire d'un rideau que je verrais à la fenêtre d'en face, mais une femme que j'aimais et qui m'aimait, et qui souvent traversait la rue en pyjama le matin (était-ce après le départ de sa fille à l'école ?) pour venir me visiter. Et que je n'ai pas su garder, naturellement – je ne sais rien garder, même les souvenirs il faut pour les retenir que je les aie écrits. » Exit les amours dont on se souvient soudain, les livres qu'on sort des bibliothèques de l'appartement et qu'on parcourt encore une fois avant de les ranger dans des cartons, et dont on vérifie la page de garde sur laquelle est écrit la date et l'endroit du jour où on les a lus – dans un avion ? un train ? un hôtel ? un long trajet surtout, pour savourer... *Vider les lieux* est un inventaire des lieux, des livres et du temps qui passe, vif ou mélancolique. *Ce que recèle d'essentiellement panique*, un déménagement ! Éd. Gallimard, 221 p., 18 €. [Corinne Amar](#)



Thierry Consigny, *Léopoldine*. Ce que nous raconte le roman, de la vie et de la mort, à dix-neuf ans, de Léopoldine Hugo, fille aînée, adorée de Victor Hugo, et de ce que fait une tragédie dans une vie d'homme, le premier paragraphe le résume en six lignes lapidaires sinon bouleversantes. « Léopoldine se noie le 4 septembre 1843, son père a quarante et un an. Lara se noie le 27 juillet 1997, j'ai trente-six ans. La mort de Léopoldine plonge Hugo dans le silence. Pendant trois ans il ne publie plus un poème, plus un vers, rien. » L'auteur qui avait consacré en 2006 un roman à sa fille, intitulé

La Mort de Lara (Flammarion), trouve ici un moyen de sublimer le chagrin inconsolable de la mort d'une enfant, en plongeant dans le deuil du poète. Été 1843 : Victor Hugo (1802-1885) traverse l'Espagne avec sa maîtresse, Juliette Drouet (1806-1883), ils sont heureux, parce qu'ils s'aiment, sans contrainte, sans crainte d'être reconnus dans la rue. Hugo est marié, père de quatre enfants ; Juliette, actrice, a pour lui abandonné le théâtre et ne vit que pour lui. Léopoldine a tout juste quitté l'adolescence, elle vient d'épouser Charles Vacquerie, ami des Hugo, et passe l'été chez sa belle-famille, à Villequier, un village en amont du Havre. Ils sont à bord d'un bateau. Un vent inattendu se lève, elle tombe emportée par sa robe, se noie, son mari veut la sauver, n'y parvient pas, meurt avec elle. Hugo n'apprendra la terrible nouvelle que quatre jours après la mort de sa fille, en lisant le journal, à l'auberge où ils ont trouvé refuge. Jusqu'à la fin de ses jours, la mort de Léopoldine n'aura jamais cicatrisé, et il lui consacra de nombreux poèmes. L'auteur évoque tantôt le poète tantôt sa fille ; surgissent alors des évocations de son propre deuil, de cette tristesse inconsolable qui, transcendée, peut mener à la joie, et permet de reconstituer les étapes de la souffrance, de la révolte contre le châtement divin, jusqu'à l'acceptation. Un roman empreint de grâce, de littérature et de poésie. Éd. Grasset, 190 p., 18, 50 €. [Corinne Amar](#)



Herman Koch, *Jours de Finlande*.

Traduction du néerlandais Isabelle Rosselin. En 1973, à l'âge de dix-neuf ans, Herman Koch a convaincu son père de le laisser partir dans une ferme finlandaise sur une île reculée. Après la mort de sa mère, le jeune néerlandais cherchait la solitude et à se dérober à l'inquiétude de son père quant à son avenir. Son rêve était de devenir écrivain, il ne savait quelles études embrasser pour rassurer son père. Pour ses proches, il faisait bonne figure. « Le monde anéanti n'existait que la nuit, quand j'étais seul, quand personne ne pouvait me voir. », avouait-il. Ces six mois passés dans les forêts finlandaises ont été une véritable renaissance. L'hiver et les travaux étaient rudes. Il n'était pas vraiment taillé pour être fermier, pour tronçonner des arbres, conduire dangereusement un tracteur, traire des vaches et labourer la terre, mais il a su gagner la confiance du couple d'agriculteurs qui l'accueillait. « J'éprouvais un sentiment de liberté, un sentiment que plus tard je n'éprouverais plus jamais. Le danger n'existait pas, ou plutôt : le danger était là, mais c'était un ami – peut-être mon meilleur ami en 1973. » Lors d'un week-end de ski en Laponie, il a sympathisé avec un professeur d'anglais, qui lui a mis *Anna Karénine* entre les mains, et vécu une brève romance avec Anna une adolescente. Bien sûr la mort prématurée de sa mère lui a perforé le cœur, mais il ne pouvait rester sourd à l'appel de la vie. En 2012, quarante plus tard, il revient en Finlande pour un salon du livre et les premiers mots de finnois qui refont immédiatement surface sont *äiti kuollut*, mère morte. « D'autres mots sont profondément enfouis dans ma mémoire, dans un lieu où un baiser pourrait les éveiller. Quelque chose, une odeur, un paysage, un fragment de musique, doit les sortir de leur hibernation. » Passant d'une époque à l'autre, Herman Koch se retourne sur son deuil de jeunesse, sur l'absence de sa mère avec qui il n'a cessé de dialoguer au fil du temps, sur ses relations complexes avec son père, sur sa rencontre avec sa femme à Barcelone, et sur cette apparition lumineuse d'Anna gravée à jamais en lui. *Jours de Finlande*, explore aussi l'intimité psychique de l'écrivain, le processus de l'écriture, la manière dont la mémoire et la fiction transforment les événements car « la seule vérité est celle du livre, et non pas celle des faits tels qu'ils se sont déroulés dans le monde réel. » Éd. Belfond, 272 p., 21 €. [Élisabeth Miso](#)

Récits



Annie Ernaux, *Le Jeune Homme*. « Si je ne les écris pas, les choses ne sont pas allées jusqu'à leur terme, elles ont été seulement vécues. », précise Annie Ernaux en préambule de son nouveau livre, rappelant d'emblée combien la vie n'a de réalité pour elle sans le prisme de la littérature. Dans ce bref récit, élaboré à la fin des années 1990, elle se concentre sur l'histoire qu'elle a eue à cinquante-quatre ans avec un étudiant de trente ans son cadet. Le jeune homme, issu d'un milieu modeste comme elle, poursuivait ses études à Rouen, ville où elle avait elle-même étudié. Son petit appartement au confort spartiate, se trouvait juste en face de l'Hôtel-Dieu, où elle avait été hospitalisée en urgence, des décennies plus tôt, suite à un avortement clandestin. Tout en lui, ses gestes, certaines de ses expressions, lui rappelaient ses origines populaires qu'elle avait fuies. « Ce que je ressentais dans cette relation était d'une nature indicible, où s'entremêlaient le sexe, le temps et la mémoire. » Du fait de coïncidences troublantes avec sa propre trajectoire et de leur différence d'âge, leur relation amoureuse prend la forme d'une singulière expérience temporelle. L'autrice de *L'Événement* et des *Années* a la sensation d'avoir déjà vécu tout cela, de s'installer dans une répétition des choses, dans une sorte d'indifférenciation des hommes qu'elle a désirés. « Avec lui je parcourais tous les âges de la vie, ma vie. » La perception des années qui les séparent, de cette longue existence qui s'est déjà écoulée en dehors de leur histoire commune, la ramène à sa mortalité et à la place centrale qu'occupe l'écriture. En une quarantaine de pages, Annie Ernaux déploie toute la puissance de sa prose incisive pour restituer au plus juste l'expérience humaine et en atténuer l'opacité. Éd. Gallimard, 48 p., 8 €. [Élisabeth Miso](#)

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Festivals

Festival La Moisson • 2e édition **Les 18 et 19 juin 2022** **Littérature à Céret**



« La Moisson est créé en juin 2021 - Un festival à l'image de la raison d'être de notre association: promouvoir la culture auprès du plus grand nombre. Ainsi notre festival s'adresse à un large public à travers : Une programmation éclectique : plusieurs genres littéraires dont roman, poésie, littérature jeunesse ; des livres issus de maisons d'édition de toute taille et d'implantation géographique variée.

Divers formats proposés : rencontre avec un auteur, table-ronde thématique, lecture musicale... Une manifestation ancrée dans la ville : une déambulation littéraire permet de découvrir des textes lus à voix haute par des lecteurs de notre association dans les rues et places du cœur de ville.

Tous les événements sont en accès libre afin de favoriser l'ouverture à tous les publics, conformément aux valeurs défendues par la Compagnie Pas de Porte. Cette gratuité est possible grâce à la confiance de nos mécènes, de nos partenaires et de l'engagement de nos bénévoles. » Marie Llobères (Programmation)

Auteurs invités

Dima Abdallah / Hervé Le Tellier / Annie Cohen-Solal / Caroline Deyns et Pablo Martin Sanchez

Artistes invités

Elizabeth Masse, Jérôme Médeville, Ada Mondès, Cie QAD

Déambulation littéraire sur le thème de la création - Lecture de correspondances par les bénévoles de la Cie Pas de Porte...

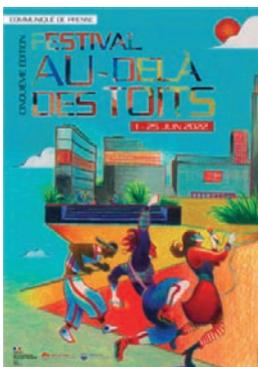
Cie Pas de Porte
10 rue Jacques Souquet
66400 CÉRET

Le programme 2022 sur le site du festival :

<https://www.lamoissonceret.com/programme2022>

<https://www.fondationlaposte.org/projet/festival-la-moisson-litterature-ceret>

Festival Au-delà des toits • Dans 12 villes d'Île-de-France **Du 1er au 25 juin 2022**



Rendez-vous pour un été sous le signe de la culture sur les résidences de Toit et Joie - Poste Habitat avec la 5e édition du Festival Au-delà des toits. Gratuit et ouvert à toutes et tous, ce n'est pas moins de 15 rendez-vous culturels et festifs dans 12 villes d'Île-de-France, qui seront proposés aux locataires et aux habitants du 1er au 25 juin 2022.

Organisé depuis 5 ans durant l'été, le festival Au-delà des toits est l'occasion de partager le travail des locataires et des artistes à l'échelle d'un territoire avec une programmation multidisciplinaire.

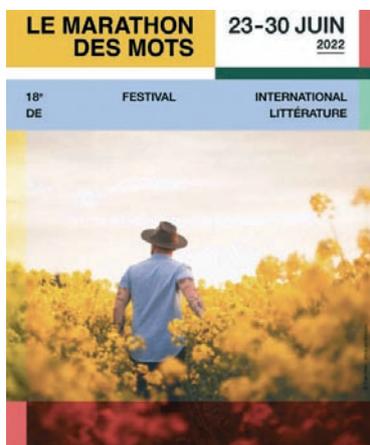
Lancé en 2018, ce festival illustre la volonté de Toit et Joie - Poste Habitat de faire entrer la culture au cœur de son organisation et de son action quotidienne pour développer et construire avec les locataires des projets artistiques en pied d'immeuble.

À travers ces projets culturels, Poste Habitat souhaite réduire les inégalités d'accès de ses locataires aux pratiques culturelles, créer du lien social, mais au-delà, donner envie aux habitants de s'investir sur leur résidence, dans leur quartier et dans leur ville. Ils permettent aussi en fonction des actions d'inscrire la culture comme un élément fédérateur du renouvellement urbain.

Île de France

<https://www.sceneculturellehm.com/festival-au-del%C3%A0-des-toits-2022>

Le Marathon des mots • 18e édition Du 23 au 30 juin 2022 Toulouse métropole



Le Marathon des mots, festival international de littérature de Toulouse métropole, est la plus importante manifestation littéraire d'Occitanie, proposant 150 rendez-vous, performances et concerts dans 50 communes de l'agglomération toulousaine et de la région Occitanie. Le festival, reconnu pour le foisonnement et l'inventivité de sa programmation, réunit sur les scènes des théâtres, dans les librairies et les bibliothèques, une centaine d'écrivains et d'artistes heureux de prêter leur voix aux auteurs ou d'accompagner en musique leurs mots.

Lettres d'amour

Au temps où les écrivains et les artistes s'écrivaient encore des lettres, les plus belles destinées sentimentales naissaient, s'exaltaient et, parfois, mourraient d'une lettre à l'autre. L'amour et la fièvre des passions amoureuses traversaient leurs échanges épistolaires. Au programme de ce cycle de lectures de correspondances littéraires, en partenariat avec la Fondation La Poste, les amours de Simone de Beauvoir et Nelson Algren, d'Antoine et Consuelo de Saint-Exupéry, de John Keats et de Fanny Brawne, de Marcel Proust et de Reynaldo Hahn.

Fanny Cottençon lit *Lettres à Nelson Algren* de Simone de Beauvoir (Gallimard). De 1947 à 1964, Simone de Beauvoir a écrit à Nelson Algren des centaines de lettres d'amour. Cet amour l'entraîne dans une aventure aussi risquée que les vols Paris-New York de l'époque. Pendant que naissent devant nous ses chefs-

d'œuvre, dont *Le deuxième sexe*, Simone de Beauvoir dévoile d'elle-même une autre image : celle, puissante, d'une femme amoureuse.

En partenariat avec la Fondation La Poste
Bagnères-de-Luchon

Mathurin Voltz lit *Lettres à Fanny* de John Keats (Rivages poche)

Qui a vu *Bright star*, le superbe film de Jane Campion, connaît l'histoire d'amour du jeune poète John Keats et la fille de ses voisins, Fanny Brawne. De cet amour tragique, il nous reste trente-sept lettres, écrites juste avant et pendant la maladie qui devait l'emporter en 1821 à l'âge de 25 ans. Un chef-d'œuvre de sensibilité et d'émotion à découvrir.

Harpe : Sarah Hameau

Traduit de l'anglais par Élise Argaud

En partenariat avec la Fondation La Poste
Toulouse

Jacques Bonaffé lit *Lettres à Consuelo d'Antoine de Saint-Exupéry* (Gallimard). Antoine de Saint-Exupéry, le célèbre auteur du *Petit prince*, et Consuelo Suncín Sandoval se rencontrent à Buenos Aires en 1930. Entre eux, le coup de foudre est immédiat. Durant quatorze années, ces deux personnalités entières et engagées, donnent à lire, à travers 160 lettres et télégrammes, le récit de leur relation tumultueuse, passionnelle et souvent orageuse.

En partenariat avec la Fondation La Poste.

Launaguet

Si seulement la nuit : rencontre avec Atiq Rahimi (P.O.L.). Confinés séparément, le prix Goncourt Atiq Rahimi et Alice, sa fille comédienne, s'écrivent pour s'encourager et se donner des nouvelles. Mais très vite, leur correspondance s'engage dans le récit d'une histoire familiale bouleversée par la politique, l'exil et la création. Deux générations, en s'écrivant, racontent les sentiments d'une famille exilée.

Lecture : Alice Rahimi

En partenariat avec la Fondation La Poste
Saint-Orens

Marianne Denicourt lit *Lettres à Nelson Algren* de Simone de Beauvoir (Gallimard)

En partenariat avec la Fondation La Poste
Tournefeuille

Le programme :

<https://www.lemarathondesmots.com/pdfs/edition/ProgrammeMDM2022web.pdf>

<https://www.lemarathondesmots.com/>

Festival du Journal Intime • 5e édition Du 24 au 26 juin 2022 Saint-Gildas-de-Rhuys

Le festival du Journal Intime se déroule chaque année dans la presqu'île de Rhuys, dans le Morbihan, dans un joli verger de 4000 m² qui jouxte l'Abbatiale, au cœur du bourg. Ses plages, son climat, son marché dominical, son abbaye en font un lieu d'attraction touristique qui attire plus de 20000 estivants chaque année.

Cette initiative, inédite en France et à l'étranger a pour objet de faire découvrir les journaux intimes de personnalités connues, du 18e siècle à nos jours, mais aussi des personnes anonymes contemporaines.



Plus de trois millions de personnes écrivent un journal intime sous diverse formes : écriture en majorité, mais aussi par l'expression artistique : dessin, photo, vidéo, arts plastiques.

Les intentions de ce festival ?

Donner à tous les publics, petits et grands, le goût de la lecture, leur permettre de s'exprimer à travers des ateliers artistiques et de l'écriture, échanger, créer et découvrir !

Des animations collaboratives seront prévues dans la ville avec la population.

Saint-Gildas de Rhuys, Bretagne

<https://www.festivaldujournalintime.fr/le-festival-journal-intime/>

Le programme : <https://www.festivaldujournalintime.fr/agenda-programme-festival-journal-intime/>

Les Flâneries d'art contemporain • 16e édition Les 25 et 26 juin 2022 Aix-en-Provence



4 jardins privés – 15 exposants et de nombreux événements

32 exposants et artistes : peintures, sculpteurs, arts plastiques, céramique, parfums avec cette année deux master class ouvertes à tous.

La musique, la danse avec Preljocaj ballet, la littérature seront également au programme.

Les nombreuses lectures de lettres d'auteurs anciens et contemporains, de jardin en jardin, par des comédiens de talent.

Édition organisée par la comédienne Andréa Ferréol, présidente de Aix-en-Œuvres.

« L'art est une affaire de passion, de curiosité », ce pourquoi elle a créé les Flâneries d'Art Contemporain dans les jardins aixois depuis 2007.

« Je souhaite » dit-elle « que les promeneurs, en poussant simplement la porte d'un jardin inconnu, rencontrent des œuvres belles, singulières, étonnantes à voir et à entendre ! Nietzsche disait « sans la musique, la vie serait une erreur... »

Ces Flâneries d'Art Contemporain accueillent durant un week-end plus de 15 artistes-plasticiens accompagnés d'auteurs, de comédiens et de musiciens, dans les jardins privés d'hôtels particuliers XVIIe, situés au cœur d'Aix-en-Provence.

Le programme : <https://www.aix-en-oeuvres.com/flaneries-2022/le-programme/>

Rendez-vous aux Flâneries

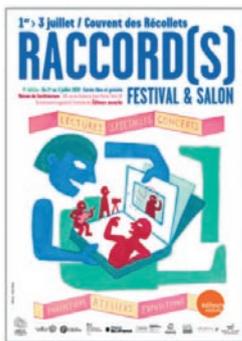
de Samedi 25 juin 2022 de 14h à 20h

au Dimanche 26 juin 2022 de 11h à 19h

L'entrée est gratuite

et donne accès aux expositions et événements des Flâneries.

Festival Raccord(s) • 9e édition Du 1er au 3 juillet 2022 Couvent des Récollets, Paris 10e.



Avec la participation des éditions Asphalte, du Chemin de fer, Cheyne, la Contre allée, Esperluète, Jasmin, Nada, l'Œil d'or, Papier machine, Solo ma non troppo, les Venterniers, Ypsilon, Zinc.

Le principe du festival est de mettre en correspondance un livre publié par un éditeur indépendant avec une autre discipline, quelle qu'elle soit : artistique, scientifique, culinaire...

La 9e édition du Festival, dont tous les événements sont gratuits, proposera notamment 3 événements liés à la correspondance et à l'écriture épistolaire :

- la performance littéraire d'Irma Pelatan autour de son ouvrage **Lettres à Clipperton (éd. La contre allée)**, correspondance de l'auteure avec une île déserte du Pacifique, en résonance avec le Projet Poétique Planétaire de Jacques Jouet (faire parvenir par voie postale, à chaque être humain de la planète Terre, un poème original composé pour lui) ; dans sa performance, Irma Pelatan décachète et lit les lettres qu'elle a envoyées à l'île de Clipperton, qui lui ont été retournées, projette les lettres et enveloppes sur un écran, ainsi que des vidéos qu'elle a découvertes de l'île.

- le spectacle de Lucien Fradin (éd. Les venterniers), autour de son ouvrage **Portraits détaillés** dans lequel il explore l'identité homosexuelle à partir d'un lot de lettres retrouvées adressées suite à une petite annonce dans «Gai international» ; l'idée de la performance de Lucien Fradin est de proposer un kaléidoscope sur la question gay.

- la lecture par la comédienne Elena Canosa des lettres de Catherine Guérard à l'écrivain Paul Guimard (lettres inédites) dans le cadre de l'événement lié à l'ouvrage **Renata n'importe quoi** (éd. du Chemin de fer), dans lequel la protagoniste qui a tout abandonné ne conserve qu'un carton empli de lettres de son ancien amour, Paul, alors qu'elle erre dans Paris en quête d'une liberté absolue.

Paris 10e

<https://lesediteursassocies.com/webshop/festival>



Prix littéraires

Lancement de la 8^e édition du prix des Postiers écrivains

Date limite d'envoi des livres : 15 septembre 2022



Vous êtes postière, postier, vous avez publié un ouvrage au cours des trois dernières années : Prévenez votre éditeur, il peut postuler jusqu'au 15 septembre 2022

Le postier doit solliciter lui-même son éditeur, qui peut postuler jusqu'au 15 septembre, en remplissant un formulaire disponible sur le site de la fondation (www.fondationlaposte.org) et en transmettant un exemplaire de l'ouvrage par voie postale.

Placé sous la présidence d'une personnalité issue du monde des lettres, le jury va sélectionner les finalistes, choisis sur des critères de créativité, qualité, pertinence et originalité. Une nouvelle date viendra dès lors s'inscrire dans le calendrier littéraire.

Le lauréat du 8^e Prix des Postiers écrivains sera connu lors des vœux 2023.

La Fondation passera commande de quelques centaines d'exemplaires de l'ouvrage distingué et en assurera la promotion interne et externe.

Le Prix des Postiers écrivains 2022 a été remis à BENJAMIN FOGEL pour *Le silence selon Manon*, éditions Rivages / Noir (FloriLettres n° 226, janvier 2022)

Formulaire d'inscription 2023 et Règlement du prix des Postiers écrivains à cette adresse : <https://fondationlaposte.org/web/index.php/projet/lancement-du-prix-des-postiers-ecrivains-2023-8e-edition>

Concours

Les Petits Champions de la Lecture, 10^e édition Résultat de la Finale régionale Ile de France Susie Morgenstern, Mairaine des Petits champions de la lecture 2022 Finale nationale le 29 juin 2022



Ce jeu de lecture à voix haute, créé en 2012 à l'initiative du SNE et entièrement gratuit pour les classes participantes, a pour objectif de donner aux 8/11 ans le goût de la lecture. Actif dans l'ensemble des départements de France, y compris ceux d'outre-mer, il cible tous les élèves, y compris les plus éloignés de la culture (zones d'éducation prioritaires et zones rurales).

Il vise également à promouvoir la littérature jeunesse contemporaine.

En 2020/2021 : 60 000 participants (21% des classes inscrites sont en ZEP). Le nombre de classes a plus que doublé depuis 2016/2017, passant de 1 000 à 2 148.

En 2021/2022 (10^e édition), l'association Les Petits champions de la lecture a pour objectif d'intensifier le développement de son concours de lecture à voix haute. Elle déploie le jeu à une plus large échelle :

1. en ouvrant le jeu aux classes de CM1, en plus des CM2
2. en renforçant son accompagnement des enseignants participants : production de formations et ressources pédagogiques à leur attention
3. en renforçant l'implication des bibliothécaires dans le dispositif.
4. en rendant la finale nationale accessible au grand public : depuis 2021, captation vidéo de la finale à la Comédie-Française.



Les finales régionales se sont déroulées jusqu'au 11 mai 2022.

Les vidéos des Petits Champions sont accessibles sur la chaîne YouTube des Petits champions de la lecture. Vous pouvez les découvrir en cliquant ici :

<https://www.youtube.com/user/championslecture>

Les noms des 14 lauréats sont annoncés sur le site des Petits champions de la lecture :

<https://www.lespetitschampionsdelalecture.fr/>

<https://www.lespetitschampionsdelalecture.fr/decouvrez-les-laureats-des-finales-regionales-2022/>

Des Nouvelles des collégiens Remise de prix du concours littéraire le 24 mai 2022 La Criée, Théâtre national de Marseille, petit théâtre Dans le cadre du festival Oh les beaux jours !



De la création d'un texte littéraire à sa réception publique, en passant par sa mise en forme éditoriale, l'enjeu de ce projet est de donner aux 1017 collégiens participants le goût de la littérature, de l'écriture et de l'objet « livre ». Stimuler leurs pratiques d'écriture et de lecture, encourager leur créativité et leur aptitude au travail collectif tout en renforçant leur estime de soi : autant d'objectifs à atteindre, notamment grâce aux outils numériques.

Tout d'abord, quatre classes d'écrivains en herbe rédigent chacune une nouvelle. Chaque classe est accompagnée par un écrivain dans ce processus d'écriture collective durant cinq séances d'atelier de deux heures. Ces séances ont lieu en présence du professeur de lettres et parfois du professeur-documentaliste du collège. Les quatre nouvelles ainsi rédigées, sur tablettes ou ordinateurs portables, sont ensuite éditées selon des normes professionnelles sous la forme de livres numériques. Accompagnée par une illustratrice, Sophie Couderc, une classe du collège Le Ruissat à Marseille crée une couverture de chaque nouvelle. Les créations des élèves sont publiées dans le recueil qui rassemble le fruit de ce travail collectif entre de jeunes auteurs et de jeunes illustrateurs.

Les nouvelles ont été soumises aux votes de près de 1000 collégiens du département des Bouches-du-Rhône. Ces derniers ont élu le meilleur des quatre textes, selon plusieurs critères : originalité de l'histoire, qualité de l'écriture, qualité de la narration, du style...

L'annonce des prix du concours a eu lieu en présence des classes d'écrivains, d'éditeurs et des classes de lecteurs qui étaient invitées pour une restitution le premier jour du festival Oh les beaux jours !

<https://www.fondationlaposte.org/projet/des-nouvelles-des-collégiens-remise-de-prix-du-concours-littéraire-le-24-mai-2022>
<https://ohlesbeauxjours.fr/evnement/des-nouvelles-des-collégiens-2/>

Films documentaires

Documentaire « Les Suppliques » un film de Jérôme Prieur, co-écrit avec Laurent Joly Documentaire | France | 63 min | 2022 |



La Générale de Production

Une projection est prévue le 13 juin au cinéma l'Arlequin dans le 6e arrondissement de Paris (soirée privée). Ce documentaire sera bientôt diffusé sur France Télévisions pour la commémoration du 80ème anniversaire de la rafle du Vel' d'Hiv'.

Entre 1941 et 1944, des milliers de suppliques de Juifs ou de proches de victimes de la persécution ont été adressées au Commissariat général aux questions juives ou transmises à celui-ci par le maréchal Pétain. L'administration feint d'abord de les examiner et d'y répondre. Puis à partir de juin 1942, elle se défait systématiquement derrière les autorités occupantes. Ces lettres sont autant de fragments de vie et récits d'intimités bouleversées. Au-delà du drame que constituent ces situations individuelles, elles reflètent distinctement l'évolution de la persécution, ses processus, ses effets, et mettent en évidence l'engrenage inexorable dans lequel les victimes ont été prises.



Le parti pris de Jérôme Prieur, le réalisateur, et de Laurent Joly, l'historien à l'origine du projet, est de suivre le chemin de ces « suppliques », terme employé pour désigner tout à la fois les recours administratifs et politiques ainsi que les protestations individuelles. Cela permet d'incarner la vie face aux rouages froids d'une bureaucratie, parfois balbutiante mais toujours au service du projet antisémite de Vichy.

Une cinquantaine de suppliques emblématiques ont été sélectionnées sur les 1200 retrouvées.

Ce documentaire produit par La Générale de production apporte des connaissances nouvelles sur la période, ainsi que des preuves irréfutables des persécutions antisémites. Ces éléments seront déclinés ultérieurement sur des supports pédagogiques.

<https://fondationlaposte.org/projet/les-suppliques-un-film-de-gerome-prieur-co-ecrit-avec-laurent-joly>

Expositions

« C'est demain que nous partons, du Vel d'hiv à Auschwitz, lettres d'internés » Mémorial de la Shoah (FRUP) De mars à novembre 2022



À l'occasion du 80e anniversaire de la Rafle du Vel d'Hiv', le Mémorial présentera pour la première fois une grande sélection de lettres des internés des camps de Drancy et du Loiret, dans son exposition *C'est demain que nous partons. Du Vel' d'Hiv' à Auschwitz, lettres d'internés*. À partir de la fin de l'année 1940, des dizaines de milliers de Juifs se retrouvent enfermés dans les camps d'internement de la zone libre puis dans ceux de la zone occupée. Leur seul lien avec l'extérieur est alors la correspondance qu'ils peuvent parfois faire parvenir à leurs proches. Avec le déclenchement de la « Solution finale » en 1942 et les déportations, ce fil ténu maintenu avec l'extérieur se transforme en adieux avant la déportation. Ces lettres constituent souvent les dernières traces laissées par les victimes à la veille de leur départ, ou même parfois écrites depuis les wagons qui les emmènent « vers l'Est ». Envoyées depuis les camps d'internement, depuis Drancy ou jetées des trains, ces billets et cartes postales sont les derniers mots des victimes de la Shoah parvenus à ceux qu'ils aimaient.

Traduits, retranscrits, les originaux et fac-similés seront étayés de photographies et d'objets liés à la correspondance. Des éléments historiques permettront de mettre en lumière l'importance de la correspondance dans la Shoah, pendant et après la guerre, et son rôle essentiel dans la transmission de la mémoire et de l'histoire du génocide des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Trésors des familles qui les ont confiées au Mémorial, ces lettres sont le témoignage bouleversant de l'humanité derrière les noms et les nombres. Écrites à Drancy et dans le Loiret, ces lettres reviennent, 80 ans plus tard, sur ces lieux de mémoire, pour témoigner, à travers leurs auteurs, de la Shoah en France.

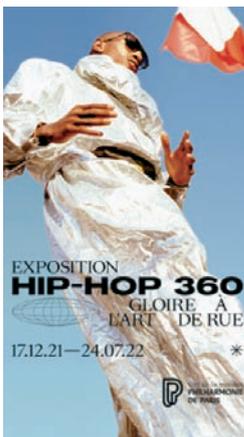
Une exposition, trois lieux : cette exposition inédite se tiendra successivement au Mémorial de la Shoah à Paris ; au Mémorial de Drancy ; à Orléans, au Cercil-Musée-Mémorial des enfants du Vél' d'Hiv'.

La Fondation soutient le catalogue.

<https://www.memorialdelashoah.org/>

Cf. Article de Gaëlle Obiégly, page 8 dans ce numéro.

Exposition « Hip-Hop 360 » Jusqu'au 31 juillet 2022 Cité de la Musique Philharmonie de Paris



La Philharmonie de Paris présente en décembre 2021 et pendant 6 mois une exposition retraçant 40 ans d'histoire du hip-hop. Avant d'être un phénomène de mode et de société, le hip-hop est d'abord un mouvement artistique d'une incroyable inventivité, qui a ouvert des horizons nouveaux à la musique et n'a cessé de renverser les barrières. Rap, graffiti, d-jaying, beatboxing, breakdance : toutes les nouvelles formes artistiques nées grâce à ce mouvement sont présentes au sein d'un parcours immersif, s'appuyant sur ses lieux et figures fondateurs. Une section intitulée « Boxe avec les mots » est consacrée au rap et à la punchline, formes d'expression vivantes et en perpétuel renouvellement. Mettant en lumière la subtilité et la complexité des textes de rap, elle expose comment, par l'invention d'un nouveau rapport à l'écriture et à la syntaxe, une forme musicale désormais prédominante est née.

Mise en valeur du rap chansigné : notamment du fait de la rythmique et des fréquences sonores propres au rap, ce genre musical est particulièrement populaire parmi les personnes en situation de handicap auditif. C'est pourquoi la Philharmonie de Paris a souhaité mettre en valeur la pratique artistique du chansigné, laquelle consiste en l'interprétation par le corps et la langue des signes française d'une œuvre musicale.

Au sein de l'espace « Boxe avec les mots » les visiteurs ont la possibilité de découvrir des morceaux chansignés produits et captés sous format vidéo spécifiquement pour l'exposition. L'expérience sensorielle est renforcée par la connexion d'un gilet vibrant subpac aux dispositifs d'écoute. (visioguide et gilet disponibles à l'accueil). Le graffiti, art du XXe siècle qui a certainement le plus travaillé et révolutionné l'écriture et la calligraphie, est également mis en avant tout au long de l'exposition. Des esquisses jamais révélées des pionniers jusqu'aux fresques monumentales de Grems et de Mode 2 créées spécialement pour l'occasion : une immersion totale dans l'histoire du graffiti. Une scénographie très réussie.

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/activite/exposition/23375-hip-hop-360>

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Juin 2022

**Alice Baxter et Frédéric Benrath, *Ces petits tas d'ombre et de lumière*
Éditions L'Atelier contemporain, parution 17 juin 2022**

La correspondance est extraite des plus de 500 cartes postales et lettres plus ou moins longues qu'échangèrent Frédéric Benrath et Michèle Le Roux, rebaptisée Alice en 1976 (puis Alice Baxter l'année suivante qui vit la sortie du film de Marguerite Duras intitulé *Véra Baxter*), à partir de leur rencontre en août 1969. Ils s'écrivirent très fréquemment jusqu'en 1981, lorsqu'ils étaient bien sûr séparés, mais aussi lorsqu'ils étaient tous deux à Paris, leur arrivant assez souvent d'aller eux-mêmes apporter la lettre qu'ils avaient écrite à son destinataire, soit en la glissant dans la boîte prévue à cet effet, soit en la lui remettant directement de la main à la main au moment de se retrouver. Leur correspondance, longtemps maintenue « secrète » se poursuivit jusqu'à la mort de Benrath en 2007.

La partie retenue de cette correspondance porte principalement sur la création artistique. De très nombreuses lettres de Benrath sont étroitement liées à sa vie de peintre. « Je suis persuadé, affirme-t-il le 20 juillet 1975, que l'écriture et en ce qui me concerne la correspondance est le processus qui déclenche la réflexion, la remise en cause, en un mot ce qui me tue et me fait renaître à autre chose ». Et quelques jours plus tard (le 29 juillet) : « Je crois que ma correspondance en général, mais celle que j'ai avec toi surtout, m'aide non seulement à exorciser mes démons, mais à les utiliser, à renverser de ce fait leur nocivité, à les rendre créatifs si je puis dire ». Benrath y réfléchit sur son art en même temps qu'il y déverse sa souffrance et s'abandonne à ses doutes. Les lettres paraissent parfois lui servir à repousser l'affrontement avec la création, mais elles l'aident en même temps à surmonter l'angoisse et l'empêchent de s'effondrer totalement.

Cette correspondance peut se lire, entre autres points de vue, comme l'échange d'un artiste à une autre artiste, entre une jeune presque-peintre, encore à l'état d'ébauche, à l'état embryonnaire, et un peintre avéré, déjà riche d'une longue expérience. L'une se destinant à la peinture devint écrivaine à part entière de textes exclusivement consacrés à la peinture. L'autre se destinant à une double carrière de peintre-poète devint peintre à part entière, sans avoir pour autant totalement abandonné une certaine recherche en écriture. Étrange chassé-croisé en pied-de-nez au destin. D'où cette double réflexion (pourrait-on dire « réflexion » ?), menée de front, sur la création artistique, à la fois littéraire et picturale. Subtil et inextricable jeu de reflets et de miroirs.

<https://editionsateliercontemporain.net/a-paraitre/9/article/ces-petits-tas-d-ombre-et-de-lumiere>

Retrouvez toutes les actions de la Fondation La Poste sur le site :

<https://www.fondationlaposte.org/25-ans-dactions>

<https://www.fondationlaposte.org/projets-culturels>

<https://www.fondationlaposte.org/web/index.php/projets-solidaires>

Outre les prix littéraires, les manifestations culturelles et les projets d'éditions, la Fondation soutient de nombreux projets solidaires.



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Elisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP B707
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org